

# «Tenir tout un monde sur la paume et puis souffler». L'oublieuse mémoire de Pierluigi Cappello

a cura di Marina Seretti

Poète italien né à Gemona dans le Frioul en 1967, Pierluigi Cappello a publié de nombreux recueils dont *Le nebbie* (1994), *La misura dell'erba* (1998), *Amôrs* (1999), *Dentro Gerico* (2002), *Dittico* (2004), *Aspetto di volo* (2006), recevant plusieurs prix (le prix Montale Europa di poesia en 2004, le prix de Pise 2006, celui de Bagutta Opera Prima en 2007). Son dernier recueil publié en mai 2010, *Mandate a dire all'imperatore* (Crocetti, Milano, 2010) a été salué par le prix Viareggio-Repaci. En 2013, sa première oeuvre romanesque – *Questa Libertà* – paraît chez Rizzoli, ainsi que l'ensemble des poésies *Azzuro elementare*.

Avec un groupe de poètes de sa région, Pierluigi Cappello a fondé et dirigé pendant un certain temps la collection «La barca di Babele». Cet engagement régionaliste (édition de textes d'auteurs vénitiens, triestins, frioulans) s'exprime clairement dans sa propre poésie, tant par le thème – paysages de campagne ou de forêt, culture paysanne, métiers ruraux, artisanat – que par la langue ou le style choisis: chants populaires traduits du frioulan, mélange d'un style très lyrique et d'un style «pauvre» jouant sur l'oralité et les tours de langue populaires, ainsi que l'affirme l'un de ses poèmes, «parole povere»<sup>1</sup>.

Le titre du recueil – *Mandate a dire all'imperatore* – est celui du mystérieux poème d'ouverture, offert au lecteur en manière de conte énigmatique. Le recueil lui-même se partage en quatre séquences: «VOS

NOMS», «DEDICACE A QUI SAIT», «RESTER» et «LA ROUTE DE LA SOIE». Nous proposons ici une traduction de certains poèmes, extraits des trois premières sections<sup>2</sup>. Dans chacune, le rapport à la mémoire trouve de nouvelles variations.

Omniprésente dans la première partie, la mémoire est l'instrument du poète, charme propre à évoquer les personnes chères et disparues, le lieu des années d'enfance et d'adolescence (Chiusaforte), le folklore de sa région (*Ciant di Avrîl; Cence di te, cun te*). Manière d'autobiographie poétique, «VOS NOMS» déforme la perception du temps à travers les éléments du paysage souvenu (lumière, bois, froid humide, neige, azur, aiguilles de pins), le temps s'entrelace en lui-même enfermant dans ses rets d'impossibles spectres et de vivants tombeaux, confondant les visages du poète, faisant éclater les voix dans une réalité devenue vaporeuse comme le rêve. L'immense labyrinthe de la mémoire. De rares présences rendent possible et presque tangible la matière solaire de l'oubli (*Lettera per una nascita, Pratoline*), celles d'une naissance, d'un enfant (Chiara, la fille du poète). Mais alors, plus et autre que l'oubli, il s'agit du soleil de l'instant, celui d'une présence entière au monde, présence absolue c'est-à-dire absence pure et simple de mémoire. Une sorte d'amnésie radicale et première, et non pas un oubli progressif (processus actif d'effacement ou de perte), comme le chante non sans ironie le poème-comptine *Marguerites*:

*le pratoline fioriscono nel verde  
 in ferocia e purezza, la vita senza memoria  
 i tuoi piedini nel sole.*

«DEDICACE A QUI SAIT», la deuxième partie du recueil décrit à demi-mots, en demi-teintes, les moments d'une romance amoureuse, depuis la confiance, l'intimité premières jusqu'à la mélancolie et l'oubli. Cette fois, la mémoire n'est plus cette infernale machine à évoquer, par le chant, mais une façon de saisir le moment, de le cristalliser jusqu'à la nostalgie. Aussi la mémoire – souvenir et oubli – se conjugue-t-elle essentiellement au présent, l'amour se souvient et s'oublie dans le temps même où il se vit, source immédiate de croisements temporels.

Dans «RESTER», cette tension au présent s'ac-

Les marguerites parmi le vert fleurissent  
 en férocité, en pureté, la vie sans mémoire  
 tes petits pieds au soleil.

complit apparemment dans un lyrisme traditionnel – la célébration de l'instant présent – mais ce «rester» inverse la tradition par un procès de rémanence où tout moment s'alentit progressivement et s'égalise aux autres. Il ne s'agit pas seulement, selon l'adage épicurien, de cueillir le jour (*Poiein*). Le poème, ce qui fait poème, c'est un vivre toujours, tout le jour, un seul et même jour, sans fin (*Mattino, Matin* d'un jour qui sans cesse commence, jour de matin). Les frontières du souvenir et de l'oubli s'évanouissent, l'absence de mémoire se constitue en impossible conscience d'un instant continu, d'un point étendu, lucide folie.

## I VOSTRI NOMI/ VOS NOMS

### La luce toccata

A Chiusaforte Silvio intrecciava canestri  
 con mezzo cuore e il cuore dei bambini intorno  
 io dico ti ho visto nella mia veglia  
 nel respiro acceso dell'alba  
 tra il fischio e il silenzio  
 e le dita andavano di vinco in vinco  
 come un'acqua nervosa, una spiegazione raccolta  
 nel tempo dietro questo tempo a mezza veglia  
 siamo venuti, io con le pupille di bimbo  
 e allora trattieniti adesso che torno  
 dentro il tuo odore di povero  
 nei boschi dove andiamo si dice con lo sguardo  
 le labbra un profilo chiuso, il passo un passo radicato  
 qui, dove sono ora, nel battito del giorno alla finestra  
 nel sonno lasciato, nel millesimo di me  
 dove ogni debolezza è stata offerta  
 la pietra aperta, la luce toccata.

### La lumière un toucher

A Chiusaforte Silvio tresse des paniers  
 à demi coeur, avec ce coeur d'enfants tout autour,  
 moi je te dis je t'ai vu dans ma veille  
 dans le souffle que l'aube allume  
 entre sifflement et silence  
 et les doigts filaient parmi l'osier de brin en brin  
 comme une eau fébrile, une explication  
 recueillie dans le temps derrière ce temps mi-veille  
 mi-sommeil  
 nous sommes venus, moi avec mes pupilles d'enfant  
 alors retiens-toi maintenant que je rentre  
 dans ton odeur de pauvre  
 dans les bois où l'on s'avance dit-on avec le regard  
 les lèvres au profil fermé, le pas à pas enraciné  
 ici, où je suis maintenant, au battement du jour  
 contre la fenêtre  
 dans le sommeil délaissé, dans le millième de moi-  
 même  
 là où toute faiblesse forme un don  
 la pierre une ouverture, la lumière un toucher.

## In quale bosco

Il cielo era verde di freddo tra gli aghi dei pini  
e qui non c'è nessuno, l'umido salito dalla neve  
si intrama nell'odore dei vestiti bagnati  
hai stretto per sempre il manico dell'ascia  
all'altezza dell'intaglio, tre asterischi, le iniziali e una  
data  
e la dignità delle tue mani si è svenata in dolcezza  
adesso, tra la polvere e il dominio, dove hai incontrato  
te stesso in chissà quale bosco dei miei occhi  
quando ti sei voltato e mi hai detto, dio, quanto sole  
così lontano, diverso, quanto ad uno ad uno i giorni  
stringono il cuore e separano.

## Voci

Dopo il lavoro i bisbigli scoloravano nel grigio della  
sera  
la fatica è stata questo vostro parlare, dalla fatica  
il fare con le mani, il fare con i tendini  
e le vene gonfie del collo  
un tremare di poca acqua tra i sassi;  
ho riunito le vostre voci nel ricordarvi  
e sono dove vi penso, tutti, nei vostri giorni di freddo  
saliti dalla neve pestata, nella memoria, mia,  
nella dedizione al vivere passata per ore  
di mese in mese più veloci e trascurate  
come indirizzi scritti in fretta, nomi subito dimenticati;  
per non scolorare nel grigio della sera, sono dove  
vi penso  
al graffio del tempo, ruvido,  
in ginocchio, nell'erba alta.

## Dans quel bois

Le ciel était vert de froid entre les aiguilles des pins  
il n'y a personne ici, l'humide froid de la neige monte  
dans la maille et l'odeur des habits mouillés  
tu as saisi pour toujours le manche de la hache  
à la hauteur de l'entaille, trois étoiles, les initiales et  
une date  
et la dignité de tes mains s'est alanguie en douceur  
maintenant, entre la poussière et le domaine, là où  
tu as fait la rencontre  
de toi-même dans je-ne-sais-quel bois de mes yeux  
lorsque tu t'es retourné vers moi en disant, dieu,  
quel soleil  
si loin, si différent, que l'un après l'autre les jours  
serrent le coeur et séparent.

## Voix

Après le travail les murmures s'éteignaient dans le  
gris du soir  
la fatigue, c'était là votre façon de parler, par fatigue  
faire avec les mains, faire avec les tendons,  
et les veines gonflées du cou  
un peu d'eau qui tremble entre les cailloux;  
j'ai réuni vos voix à force de souvenir  
et je suis où je vous pense, tous, dans vos jours  
de froid  
jaillis de la neige noire d'empreintes, dans la mémoire,  
la mienne,  
dans ce dévouement à vivre qui rendait les heures  
de mois en mois plus courtes et négligées  
comme ces adresses écrites à la hâte, ces noms  
aussitôt oubliés;  
pour ne pas m'éteindre dans le gris du soir, je suis  
où je vous pense  
dans la faille du temps, rêche,  
à genoux, dans l'herbe haute.

### La neve che sei stato

Chiusaforte è le tue mani rovinare,  
 le sue case in fila lungo una strada che conduce al  
 nord  
 e le pietre e gli azzurri, sottilissimi dopo che è nevicato  
 Chiusaforte è tutti i ritorni che mi allontanano  
 mentre nevica il tempo sulla neve che sei stato  
 sui passi contati e poi coperti dal bianco  
 e c'è un piangere nascosto nel celeste  
 nelle pigne ai piedi degli abeti  
 nel silenzio che sgretola gli animi e qualche volta  
 ci spinge in alto, in alto  
 dove ci sono parole che erano sassi  
 dette di punto in bianco, nel freddo  
 lasciate alla confidenza delle nuvole;

ho fatto un buon tratto di strada, ormai,  
 e sono stato tuo figlio e sono stato tuo padre  
 e conosco i gesti che non si spezzano davanti al  
 dolore  
 l'incandescenza dell'istante che li ha generati  
 la tua mano sulla mia fronte  
 il palmo della mia sul dorso della tua  
 che non so come, non so dove  
 mi portano ancora con te.

### La neige que tu as été

Chiusaforte ce sont tes mains abîmées,  
 ses maisons à la file le long d'une rue qui monte  
 au nord  
 et les pierres et les nuances bleues, si délicates une  
 fois qu'il a neigé  
 Chiusaforte ce sont tous ces retours qui m'éloignent  
 pendant que neige le temps sur la neige que tu as été  
 sur les empreintes de pas comptés puis couverts  
 de blanc  
 et voici qu'il pleure en secret dans les hauteurs  
 dans les pommes de pins au tapis des sous-bois  
 dans le silence qui ronge les esprits et quelquefois  
 nous pousse, encore plus haut,  
 là où les pierres sont faites paroles  
 de but en blanc, dans le froid  
 laissées à la confiance des nuages;

J'ai assez marché, à présent, sur ma route  
 j'ai été pour toi et ton fils et ton père,  
 et je connais les gestes qui ne brisent pas devant  
 la douleur  
 l'incandescence de l'instant qui les a engendrés  
 ta main sur mon front  
 et ma paume sur ta main  
 je ne sais où ni comment  
 me portent encore avec toi.

## Tramandare

L'aria è quella umida di marzo quando piove  
 penso al significato della parola tramandare  
 mentre sto qui, in questa luce piatta del mattino  
 e immagino come potrebbe essere  
 ma non mi viene in mente niente  
 niente che somigli alla caligine sotto i denti  
 dopo che tutto brucia e la luce degli incendi  
 fa luminose le spalle di Enea, Anchise salvato dai  
 crolli.

«Il carapace è la casetta delle tartarughe,  
 è liscia a toccarla e fatta d'osso, e forse un giorno  
 la toccherai,  
 ma adesso metti un po' di azzurro sul foglio  
 e dentro il cielo fai tanti piccoli segni a forma di vu:  
 quelle sono le rondini, che in primavera  
 volano lontane e veloci  
 e quando si abbassano si sa che dopo piove,  
 diceva mio padre».

Qualche volta si sta fermi per andare  
 più in alto e più lontano  
 qualche volta si sta fermi per rimanere fermi  
 domani e qui, domani ci aspetta  
 un passato pieno di gloria  
 domani sarà tardi e saremo felici

## DEDICA A CHI SA/ DEDICACE A QUI SAIT

### Due

Lascio la camera com'era quando era nei tuoi occhi,  
 incontrarti è il sapore che trattengo nel sorso di  
 caffè.

Tra il piacere e quel che resta del piacere  
 il mio corpo sta come un posto dove si piange  
 perché non c'è nessuno.

Un giorno settembre era limpido e ventoso  
 il silenzio ammutoliva, la terra tornava al cielo.

## Transmettre

L'air est celui de mars humide lorsqu'il pleut  
 je pense à la valeur du mot transmettre  
 pendant que je me tiens là, dans la plate lumière  
 du matin  
 et j'imagine l'avenir  
 mais rien ne vient à l'esprit  
 rien qui ressemble au reste de suif sur la langue  
 après que tout brûle et l'éclat des incendies  
 cuivre les épaules d'Enée, Anchise sauvé des ruines

«La carapace est la petite maison des tortues  
 elle est lisse au toucher et faite d'os, peut-être  
 qu'un jour tu la toucheras  
 mais rajoute donc un peu de bleu sur ta feuille  
 et dans le ciel fais plein de petits signes en forme de v  
 ce sont les hirondelles qui s'envolent  
 au printemps rapides et lointaines  
 et lorsqu'elles volent bas il va bientôt pleuvoir  
 disait mon père»

Quelquefois l'on se tient immobile pour aller  
 plus haut et plus loin  
 quelquefois l'on se tient immobile pour tenir  
 ici et demain, demain nous attend  
 un passé plein de gloire  
 il sera tard demain et nous serons heureux

### Deux

Je laisse la chambre comme elle était alors dans  
 tes yeux  
 la saveur de ta rencontre est celle que je garde  
 d'une gorgée de café

Entre le plaisir et ce qu'il reste du plaisir  
 mon corps est là comme un lieu ou l'on pleure  
 parce qu'il n'y a personne.

Un jour septembre était limpide sous le vent  
 le silence en perdait la parole, la terre retournait au  
 ciel.

\*

Scrivere come sai dimenticare,  
scrivere e dimenticare.

Tenere un mondo intero sul palmo  
e dopo soffiare.

## RESTARE / RESTER

### Poiein

Tu sei di qui, di questo mondo  
l'ombra delle tue dita si stampa  
sul candido del foglio, la punta della penna;  
stai dentro le parole, stai ogni giorno dentro le parole  
nella forma delle cose mentre le si osserva  
e ogni forma diventa una forma di tristezza  
il tuo lungo ingresso alla cenere

Rimetta a noi i nostri cieli la parola aggiustata,  
un segnale nutrito dal lampo nel poco di nessun  
conto

nel conto dei giorni vissuti senza cura  
e abbracci, ma senza abbagliare,  
ogni minuto preso dal vento  
e il presente di queste mani  
come se fosse eterno.

### Mattino

Ho un acero, fuori casa, e tutto è lontano qualche  
volta

tutto passa nelle cose senza contorno  
ho un acero misterioso come una città sommersa  
e guardare diventa le sue foglie, l'ombra premuta  
metà sulla strada metà nel giardino  
la luce di ciascun giorno  
dove le voci si appuntano e si disperdono.  
Siamo l'acqua versata sulle pietre dei morti  
sul filo teso tra la preghiera e il canto  
siamo la neve dentro le cose  
l'occhio cui tutto allucina, tutto separa  
e vivere è un minuscolo posto nel mondo  
dove stare in giardino.

\*

Ecrire comme tu sais oublier,  
écrire et oublier.

Tenir tout un monde sur la paume  
et puis souffler.

### Poiein

Tu es d'ici, de ce monde  
l'ombre de tes doigts s'imprime  
sur la pureté du papier, la pointe de la plume;  
tu es à l'intérieur des mots, chaque jour à l'intérieur  
de chaque mot  
dans la forme des choses observées  
et chaque forme devient une forme de tristesse  
ton entrée lente à la cendre

Que nos ciels nous soient rendus par un mot bien  
ajusté,  
un signal grandi par l'éclair dans l'infime laissé pour  
compte  
dans le décompte des jours vécus sans inquiétude  
ni caresses, sans éblouir non plus,  
chaque minute prise au vent  
et le présent de ces mains  
comme s'il était l'éternité.

### Matin

J'ai un érable, devant chez moi, et quelquefois tout  
s'éloigne

tout passe dans les choses sans contour  
j'ai un érable mystérieux comme une cité engloutie  
et le regard change en feuillage, quelques gouttes  
d'ombre dans la rue, d'autres dans le jardin  
la lumière de chaque jour  
là où les voix figent et disparaissent.  
Nous sommes l'eau répandue sur les pierres des morts  
sur le fil tendu entre la prière et le chant  
nous sommes la neige dans les choses  
l'oeil que tout hallucine, que tout sépare  
– vivre, être en ce point du monde,  
rester dans le jardin.

## Note de traduction

N'étant pas traductrice de formation, mais seulement lectrice et, à ma mesure, écrivain, ce n'est pas sans scrupule que j'ai décidé de traduire ces quelques poèmes de Pierluigi Cappello. Mes modèles en la matière, s'ils sont connus et appréciés (Nerval traducteur de Goethe et de Heine, Chateaubriand de Milton, Baudelaire d'Edgar Poe, André du Bouchet de Paul Celan, Bonnefoy de Keats et Leopardi, etc.), sont loin de constituer des garants pour mes propres tâtonnements.

Certes, à maints égards, la langue poétique de Cappello peut sembler «facile», elle use en effet de tournures orales, d'expressions populaires, de formes souvent brèves, en vers libres, sans raffinement excessif de ponctuation. Pour autant, cette simplicité même pourrait bien constituer toute la difficulté.

En effet, les images fluides et frappantes naissent au gré d'un dialogue fragmentaire, d'un souvenir ou d'un paysage esquissé, avec la couleur et le rythme d'une croissance naturelle et nécessaire. Les portraits se morcellent en blasons minuscules: des «pupilles d'enfants», les «veines gonflées du cou», «les lèvres au profil fermé»... Et pourtant, d'un trait cette évocation suffit à peindre une familiarité, avec l'étrangeté d'un souvenir qui aurait pu vous appartenir. Les paysages n'ont presque aucune couleur, «les murmures s'éteignaient dans le gris du soir». Le monde de la mémoire est un nocturne, semblable à ces eaux-fortes dont l'acide force les contrastes. Des instantanés font irruption avec splendeur dans ce décor noir et blanc: «après que tout brûle et l'éclat des incendies / cuivre

les épaules d'Enée, Anchise sauvé des ruines»<sup>3</sup>. Ce colorisme délicat impose au traducteur un double principe de force et de sobriété. J'ai parfois pris quelques libertés avec le jeu des sonorités, transposé ou dérivé d'un vers à l'autre, et les jeux de langage que permettent, notamment, certaines prépositions en français. Ainsi, pour rendre le paradoxe d'un mouvement immobile en lui-même, ai-je traduit «il passo un passo radicato», «le pas à pas enraciné». J'espère avoir su garder l'esprit de légèreté grave et de «regret souriant» (Baudelaire) qui porte ces poèmes.

Il est enfin une dernière difficulté que je n'ai pas essayé de résoudre, c'est le caractère singulier, régional et proprement intraduisible de certains thèmes ou objets, telle cette «gorgée de café», dont la saveur, longtemps gardée, est celle d'une rencontre. Seul le désir peut subvenir au défaut de l'expérience et porter le lecteur étranger jusqu'au port de Trieste ou, plus loin, dans un petit village frioulan, jusqu'à la saveur d'une certaine gorgée... Pour reprendre la belle formule de Roland Barthes: chacun lit avec son désir, et je n'en finis pas de désirer.

### Note

- <sup>1</sup> Pierluigi Cappello, *Mandate a dire all'imperatore*, Milano, Crocetti, 2010 ; «I VOSTRI NOMI», *parole povere*, p. 19.
- <sup>2</sup> La dernière partie, «LA ROUTE DE LA SOIE», est un grand poème où le rêve se mêle au souvenir dans un voyage allégorique et initiatique, épopée singulièrement familière, portée par un souffle dantesque.
- <sup>3</sup> Cf. *Tramandare*: « dopo che tutto brucia e la luce degli incendi / fa luminose le spalle di Enea, Anchise salvato dai crolli.»